

Arrest

nr. 279 635 van 27 oktober 2022
in de zaak RvV X / IX

In zake: X

Gekozen woonplaats: ten kantore van advocaat E. TCHIBONSOU
Eugène Plasky Square 92
1030 BRUSSEL

tegen:

de Belgische staat, vertegenwoordigd door de staatssecretaris voor Asiel en Migratie.

DE WND. VOORZITTER VAN DE IXE KAMER,

Gezien het verzoekschrift dat X, die verklaart van Kameroense nationaliteit te zijn, op 3 juni 2022 heeft ingediend om de schorsing van de tenuitvoerlegging en de nietigverklaring te vorderen van de beslissing van de gemachtigde van de staatssecretaris voor Asiel en Migratie van 21 mei 2022 tot afgifte van een bevel om het grondgebied te verlaten.

Gezien titel I bis, hoofdstuk 2, afdeling IV, onderafdeling 2 van de wet van 15 december 1980 betreffende de toegang tot het grondgebied, het verblijf, de vestiging en de verwijdering van vreemdelingen.

Gezien het administratief dossier.

Gelet op de beschikking van 23 augustus 2022, waarbij de terechtzitting wordt bepaald op 14 september 2022.

Gehoord het verslag van rechter in vreemdelingenzaken M. MILOJKOWIC.

Gehoord de opmerkingen van advocaat A. HAEGEMAN, die *loco* advocaat E. TCHIBONSOU verschijnt voor verzoeker en van attaché K. PAPPAERT, die verschijnt voor verweerder.

WIJST NA BERAAD HET VOLGENDE ARREST:

1. Nuttige feiten ter beoordeling van de zaak

Op 21 mei 2022 beslist de gemachtigde tot afgifte van een bevel om het grondgebied te verlaten. Dit is de bestreden beslissing:

“BEVEL OM HET GRONDGEBIED TE VERLATEN

Betrokkene werd gehoord door de politie van LPA BRUSSEL NATIONAAL op 21.05.2022 en in deze beslissing werd rekening gehouden met zijn verklaringen.

Aan de Heer:
Naam: D.N.

Voornaam: F.
Geboortedatum: (...)1982
Geboorteplaats: DOUALA
Nationaliteit: Kameroen

wordt het bevel gegeven het grondgebied van België te verlaten, evenals het grondgebied van de staten die het Schengenacquis ten volle toepassen,

- tenzij hij beschikt over de documenten die vereist zijn om er zich naar toe te begeven,*
- tenzij er actueel een asielaanvraag hangende is in een van deze staten, uiterlijk op 21.05.2022.*

REDEN VAN DE BESLISSING:

Het bevel om het grondgebied te verlaten wordt afgegeven in toepassing van de artikel(en) van de wet van 15 december 1980 betreffende de toegang tot het grondgebied, het verblijf, de vestiging en de verwijdering van vreemdelingen (hierna 'de wet') en volgende feiten:

Artikel 7, alinea 1, van de wet:

- *8° wanneer hij een beroepsbedrijvigheid als zelfstandige of in ondergeschikt verband uitoefent, zonder in het bezit te zijn van de daartoe vereiste machtiging.*

Betrokkene bezit geen beroepskaart noch een arbeidskaart of single permit. (PV HV.55.RB.003474/2022 van de politiezone van LPA BRUSSEL NATIONAAL.)

Betrokkene verklaart niet een gezinsleven of minderjarige kinderen in België te hebben, noch medische problemen te hebben.

Een schending van de artikelen 3 en 8 EVRM wordt niet aannemelijk gemaakt.

Bijgevolg heeft de gemachtigde van de Staatssecretaris in zijn verwijderingsbeslissing rekening gehouden met de bepalingen van artikel 74/13.

Artikel 74/14: Reden waarom geen termijn voor vrijwillig vertrek wordt toegestaan:

- *Artikel 74/14 §3, 1°: er bestaat een risico op onderduiken.*

Er bestaat een risico op onderduiken:

1° Betrokkene heeft na zijn illegale binnenkomst of tijdens zijn illegaal verblijf geen verblijfsaanvraag of verzoek of internationale bescherming ingediend binnen de door de wet voorziene termijn.

Betrokkene verblijft sinds 16.03.2022 in België te verblijven. Uit het administratief dossier blijkt niet dat hij zijn verblijf op de wettelijk voorziene manier heeft trachten te regulariseren.

3° Betrokkene werkt niet mee of heeft niet meegewerkt met de overheden.

Betrokkene heeft zich niet aangemeld bij de gemeente binnen de door artikel 5 van de wet van 15/12/1980 bepaalde termijn en levert geen bewijs dat hij op hotel logeert."

2. Onderzoek van het beroep

2.1. Verzoeker voert een enig middel aan:

"Des articles 2, 6, 7 et 74/14 de la loi du 15 décembre 1980, - Du principe du droit d'être entendu, de la violation de principes généraux de bonne administration, dont le principe général selon lequel l'autorité administrative est tenue de statuer en prenant connaissance de tous les éléments de la cause ainsi que de l'erreur manifeste d'appréciation, - Des articles 2 et 3 de la loi du 29 juillet 1991 relative à la motivation formelle des actes administratifs ;

IX. DISCUSSION

A. Première branche : DE LA VIOLATION DES ARTICLES 2, 6, 7 ET 74/14 DE LA LOI DU 15 DECEMBRE 1980

Attendu que la partie adverse notifie au requérant un ordre de quitter le territoire sans délai fondé sur le fait qu'il exerce une activité professionnelle en tant qu'indépendant ou dans un cadre subordonné, sans être en possession d'une autorisation requise pour le faire et qu'il y aurait risque de fuite ;

Alors que :

1) S'agissant de l'entrée du requérant sur le territoire et de l'exercice d'une activité professionnelle

Attendu que l'article 2 de la loi du 15 décembre 1980 dispose que :

« Est autorisé à entrer dans le Royaume, l'étranger porteur : 1° soit des documents requis en vertu d'un traité international, d'une loi ou d'un arrêté royal; 2° soit d'un passeport valable ou d'un titre de voyage en tenant lieu, revêtu d'un visa ou d'une autorisation tenant lieu de visa, valable pour la Belgique, apposé par un représentant diplomatique ou consulaire belge ou par celui d'un Etat partie à une convention internationale relative au franchissement des frontières extérieures, liant la Belgique ».

Que l'article 6 de la loi précitée précise que :

« Sauf dérogations prévues par un traité international, par la loi ou par un arrêté royal, l'étranger qui est entré régulièrement dans le Royaume ne peut y séjourner plus de nonante jours, à moins que le visa ou l'autorisation tenant lieu de visa, apposé sur son passeport ou sur le titre de voyage en tenant lieu, ne fixe une autre durée. Est considéré comme séjournant plus de nonante jours dans le Royaume, l'étranger qui séjourne plus de nonante jours sur toute période de cent-quatre-vingt jours, ce qui implique d'examiner la période de cent-quatre-vingt jours précédant chaque jour de séjour, sur le territoire des Etats parties à une convention internationale relative au franchissement des frontières extérieures, liant la Belgique ».

Qu'en motivant sa décision en ces termes : « l'intéressé ne possède pas de carte professionnelle ni de permis de travail ou de permis unique (P VUJ < 55. RB.003474/2022) » au regard de l'article 7, alinéa 8° de la loi du 15 décembre 1980, la partie adverse a commis une mauvaise application de la loi en ce que le dossier du requérant ne contient élément probant d'une activité professionnelle au noir .

Qu'en l'espèce, le requérant est entré sur le territoire du Royaume le 16 mars 2022 en possession d'une carte de séjour permanente espagnole. Son séjour étant limité à 90 jours conformément à l'article 6 de la loi précitée, il n'a jamais souhaité travailler en Belgique.

Qu'en date du 21 mai 2022, il a été arrêté et maintenu par la police de Bruxelles national pour travail au noir. Il a été auditionné en néerlandais sans la présence d'un interprète de langue alors que ce dernier s'exprime en français et en espagnol (PV HV. 55.RB.003474/2022).

Que le même jour, un ordre de quitter le territoire sans délai lui a été notifié malgré qu'il n'y avait pas séjourné plus de nonante jours et était en possession d'un titre de séjour européen.

Qu'en se basant sur le rapport susvisé de l'audition du requérant dans une autre langue que sa langue parlée, la partie adverse s'est clairement précipitée en prenant le même jour une décision d'ordre de quitter le territoire sans délai, sans aucune analyse et investigations.

Qu'ainsi, les éléments sur lesquels la partie adverse motive sa décision, ne sont pas exacts et que sa décision n'est par conséquent pas adéquatement motivée.

Que par conséquent, la motivation soutenue, se basant sur des faits inexacts et une mauvaise application de l'article 7, alinéa 8° de la loi du 15 décembre 1980, viole les articles 2, 6 et 7 de la loi du 15 décembre 1980. Que ce motif suffit à lui seul à donner lieu à l'annulation de la décision en cause.

2) S'agissant du risque de fuite

Attendu que la partie adverse a pris une décision d'ordre de quitter le territoire sans délai au motif qu'il existerait un risque de fuite.

Que dans son arrêt n° 259 855 du 31 août 2021, le conseil de céans a décidé que « la marge d'appréciation dans la fixation du délai pour quitter le territoire, ou dans la décision de ne pas en fixer, doit être exercée dans le respect du principe de proportionnalité', ce qui exclut au demeurant toute automaticité ».

Qu'en effet, la partie adverse doit prendre ses décisions tout en respectant le principe de proportionnalité.

Que dans le cas d'espèce, le requérant n'est pas entré dans le Royaume de manière irrégulière et sa présence sur le territoire belge se justifie du fait qu'il soit en visite et non pour travailler comme le prétend la partie adverse.

Que force est de constater que la partie adverse n'a nullement pris ces critères en considération avant de prendre une décision.

Par ailleurs, elle ne peut lui reprocher « de ne pas avoir collaboré avec les autorités en ne se présentant pas dans le délai déterminé par la commune et en ne fournissant aucune preuve qu'il loge à l'hôtel », dès lors que le requérant n'a jamais voulu travailler en Belgique et qu'il ne lui a pas été permis de s'expliquer quant à son lieu de logement.

Au regard de tout ce qui précède, la décision attaquée contrevient à l'article 74/14 §3, 1° de la loi du 15 décembre 1980 car il n'y a aucun élément du dossier démontrant le risque de fuite. La décision querellée n'est pas adéquatement motivée et devra être annulée de ce fait.

B. Deuxième branche : DE LA VIOLATION DU DROIT A ETRE ENTENDU, DES PRINCIPES GÉNÉRAUX DE BONNE ADMINISTRATION, DONT LE PRINCIPE GÉNÉRAL SELON LEQUEL L'AUTORITÉ ADMINISTRATIVE EST TENUE DE STATUER EN PRENANT CONNAISSANCE DE TOUS LES ÉLÉMENTS DE LA CAUSE AINSI QUE DE L'ERREUR MANIFESTE D'APPRÉCIATION

Attendu que dans son arrêt C-166/13, rendu le 5 novembre 2014, La Cour de Justice de l'Union européenne a indiqué que le droit d'être entendu « fait ... partie intégrante du respect des droits de la défense, principe général du droit de l'Union, la' droit d'être entendu garantit à toute personne la possibilité de faire connaître, de manière utile et effective, son point de vue au cours de la procédure administrative et avant l'adoption de toute décision susceptible d'affecter de manière défavorable ses intérêts » (§§ 45 et 46), elle précise toutefois que « L'obligation de respecter les droits de la défense des destinataires de décisions qui affectent de manière sensible leurs intérêts pèse ainsi en principe sur les administrations des États membres lorsqu'elles prennent des mesures entrant dans le champ d'application du droit de l'Union » (§ 50).

Que l'article 7 de la loi du 15 décembre 1980 résulte de la transposition en droit belge de l'article 6.1. de la Directive 2008/115/CE du Parlement européen et du Conseil du 16 décembre 2008 relative aux normes et procédures communes applicables dans les États membres au retour des ressortissants de pays tiers en séjour irrégulier, lequel dispose que « Les États membres prennent une décision de retour à rencontre de tout ressortissant d'un pays tiers en séjour irrégulier sur leur territoire, sans préjudice des exceptions visées aux paragraphes 2 à 5 ».

Qu'il résulte de ce qui précède que toute décision contenant un ordre de quitter le territoire au sens de la loi précitée du 15 décembre 1980 est ipso facto une mise en œuvre du droit européen.

Que le droit d'être entendu en tant que principe général de droit de l'Union européenne est donc applicable en l'espèce.

Que dans un arrêt, rendu le 11 décembre 2014, la Cour de Justice de l'Union européenne a indiqué que « la règle selon laquelle le destinataire d'une décision faisant grief doit être mis en mesure de faire valoir ses observations avant que celle-ci soit prise a pour but que l'autorité compétente soit mise à même de tenir utilement compte de l'ensemble des éléments pertinents. Afin d'assurer une protection effective de la personne concernée, elle a notamment pour objet que cette dernière puisse corriger une erreur ou faire valoir tels éléments relatifs à sa situation personnelle qui militent dans le sens que la décision soit prise, ne soit pas prise ou qu'elle ait tel ou tel contenu [...]. [...] Il résulte de ce qui précède que le droit d'être entendu avant l'adoption d'une décision de retour doit permettre à l'administration nationale compétente d'instruire le dossier de manière à prendre une décision en pleine connaissance de cause et de motiver cette dernière de manière appropriée, afin que, le cas échéant, l'intéressé puisse valablement exercer son droit de recours. [...] » (CJUE, C- 249/13, 11 décembre 2014, Khaled Boudjlida, points 34, 36-37 et 59).

Que le Conseil d'Etat a relevé, dans son arrêt n° 230.257 du 19 février 2015, que « Selon la Cour de justice de l'Union européenne, le droit à être entendu, avant l'adoption de toute décision susceptible d'affecter de manière défavorable ses intérêts, fait partie des droits de la défense consacrés par un principe général du droit de l'Union européenne (CJUE, C-249/13, 11 décembre 2014, Khaled Boudjlida, point 34) » .

Partant, eu égard à la finalité de ce principe général de droit, l'autorité compétente doit, pour statuer en pleine connaissance de cause, procéder à une recherche minutieuse des faits, récolter des renseignements nécessaires à la prise de décision et prendre en considération tous les éléments du dossier (dans le même sens : C.E, 19 février 2015, n° 230.257).

Qu'en l'occurrence, les droits de la défense du requérant n'ont pas été respectés en ce que la police en langue néerlandaise lui a auditionné en néerlandais sans la présence d'un interprète alors qu'il s'exprime essentiellement en français.

Que le rapport de police a été établi de manière défavorable aux intérêts du requérant et la partie adverse a méconnu son droit d'être entendu, en tant que principe général de droit.

Que l'erreur d'appréciation est manifeste dans le chef de la partie adverse qui évoque des éléments des faits manifestement inexacts.

Que le principe de bonne administration impose à l'autorité administrative saisie d'une demande, entre autres, d'agir avec précaution, de tenir compte de tous les éléments pertinents de la cause et d'examiner le cas sur lequel elle statue avec soin et minutie (C.E.E., arrêt n° 26.342 du 29 avril 2009).

Que tous les éléments sus évoqués établissent de manière suffisante que la décision attaquée est entachée d'une erreur manifeste d'appréciation.

Que la motivation sur laquelle s'appuie la partie adverse démontre une légèreté dans l'analyse de ce dossier, laquelle porte gravement atteinte aux principes de bonne administration et le droit à être entendu.

C. Troisième branche : DE LA VIOLATION DES ARTICLES 2 ET 3 DE LA LOI DU 29 JUILLET 1991 RELATIVE À LA MOTIVATION FORMELLE DES ACTES ADMINISTRATIFS :

1. EN DROIT

L'obligation du contrôle de la motivation d'une décision prise par une autorité administrative consiste à opérer une double vérification :

- La première relative à l'existence au sein de l'instrumentum de l'acte administratif d'une motivation en ce entendu la mention du fondement juridique de la décision ainsi que les éléments de faits pris en compte pour justifier la décision prise (a);

- La seconde consiste à vérifier si au terme des éléments pris en compte par l'administration, (laquelle doit au demeurant prendre en considération tous les éléments de la cause), cette dernière a procédé à une appréciation largement admissible, pertinente et non déraisonnable des faits qui lui sont soumis. (b)

L'article 2 de la loi du 29 juillet 1991 dispose que :

« Les actes administratifs des autorités administratives visées à l'article premier doivent faire l'objet d'une motivation formelle ».

La motivation formelle des actes administratifs constitue une formalité substantielle consistant en l'indication, dans l'instrumentum d'un acte administratif, des motifs de droit, c'est à dire des dispositions normatives dont l'auteur de l'acte fait application, et des motifs de fait, à savoir les circonstances qui ont présidé à son adoption, qui constituent les fondements de cet acte.

Cette obligation a été généralisée par la loi du 29 juillet 1991 à tous les actes administratifs individuels.

Le but des dispositions légales précitées est d'astreindre l'administration "à fournir au juge une base solide à son contrôle de légalité" et que "l'obligation générale de motiver les actes administratifs en la forme constitue aussi une garantie essentielle pour le bon fonctionnement, c'est-à-dire pour le contrôle de la légalité des actes administratifs" (Dominique Lagasse, la loi du 29/7/1991, J.T., 1991, page 737).

Le respect de cette exigence doit s'apprécier au regard du principal objectif de la loi, à savoir, permettre au destinataire d'un acte administratif de comprendre les raisons de fait et de droit qui ont conduit l'administration à adopter l'acte en question et, par voie de conséquence, lui permettre de mieux apprécier la légalité et la pertinence de cette décision et donc aussi de l'opportunité de la contester en justice. (C.E. 14 juin 2002, n° 107.842).

A la lecture des travaux préparatoires à l'adoption de cette loi, les auteurs de celle-ci estiment que l'exigence ainsi consacrée présente divers avantages.

«A l'administré, la motivation procure la possibilité d'être informé des motifs de l'acte administratif en même temps qu'elle lui permet de pouvoir discuter en toute connaissance de cause avec son auteur, de manière à éventuellement pouvoir 'aménager' la décision. En cas de recours, le requérant informé des motifs d'un acte contesté sera plus à même d'organiser ses moyens. Enfin, elle constitue le gage d'un examen sérieux et impartial de l'affaire. Envisagé du côté de P administration, la motivation a pour effet de rendre les relations avec les administrés plus aisées en permettant à l'autorité d'user de plus de persuasion que de coercition. De plus, elle facilite le contrôle exercé par l'autorité supérieure ou de tutelle sur l'autorité subordonnée ».

«Que la motivation exigée consiste en l'indication, dans l'acte, des considérations de droit et de fait servant de fondement à la décision ».

S'agissant de la portée de l'obligation de motivation formelle, le Conseil de céans a déjà pu préciser dans un arrêt du 29 juin 2010 (n° 45.618) que « l'obligation de motivation formelle qui pèse sur l'autorité en vertu de diverses dispositions légales, n'implique nullement la réfutation détaillée de tous les arguments avancés par la requérante, mais n'implique que l'obligation d'informer la requérante des raisons qui ont déterminé l'acte attaqué, sous réserve toutefois que la motivation réponde, fut-ce de façon implicite mais certaine, aux arguments essentiels de l'intéressée.

Pour satisfaire à l'obligation de motivation formelle des actes administratifs, une décision doit faire apparaître de façon claire et non équivoque le raisonnement de son auteur de manière à permettre à l'intéressée de connaître les justifications de la mesure prise et à la juridiction compétente d'exercer son contrôle. Fût suffisante, la motivation de la décision qui permet à l'intéressée de connaître les raisons qui l'ont déterminée alors que l'autorité n'a pas l'obligation d'explicitier les motifs de ses motifs ».

« L'objectif de la motivation formelle consiste à informer l'administré des raisons pour lesquelles la décision a été prise de telle sorte qu'il puisse, au moyen des voies de droit mise à sa disposition, se défendre contre cette décision en montrant que les motifs qui lui sont révélés par la motivation ne sont pas fondés. » (CE, n° 39.161, 3 avril 1992, RONDELEZ).

L'article 3 de la loi du 29 juillet 1991 relative à la motivation formelle des actes administratifs stipule que: « la motivation exigée consiste en l'indication, dans l'acte, des considérations de droit et de fait servant de fondement à la décision. Elle doit être adéquate » ;

Il est de principe admis que la motivation « doit être suffisante, c'est-à-dire complète, précise et non équivoque » (M. ELNOTIAU, Le Conseil d'Etat, juge de cassation administrative, in *Le citoyen face à l'administration-Commissions et juridictions administratives : quels droits de la défense ?* Liège, Editions du jeune Barreau de Liège, 1990, p. 151) ;

Tout acte administratif doit ainsi être fondé, à l'appui du dossier administratif, sur des motifs exacts, pertinents et légalement admissibles que le dossier administratif doit révéler. Il a en ce sens été décidé que « le contrôle juridictionnel de la motivation d'un acte qui doit être motivé en la forme ne porte pas seulement sur l'existence d'une motivation ; la motivation doit être adéquate et le contrôle s'étend adéquatement, c'est-à-dire à l'exactitude, l'admissibilité et la pertinence des motifs » (CH, 2 juin 2003, n° 120.10, CE, 5 avril 2002, n° 105.385) ;

Autrement dit, « des circonstances établies en fait, et dont on comprend qu'elles aient conduit l'administration à agir comme clic l'a fait, peuvent ne pas être reconnues comme motifs valables si elles ne sont pas de celles qu'il est permis de prendre en considération » (La motivation formelle des actes administratifs — Loi du 29 juillet 1991, actes de la journée d'études du 8 mai 1992, Faculté de Namur, p. 131).

2. EN FAIT

Attendu que la motivation permette au destinataire d'un acte administratif de comprendre les raisons de fait et de droit qui ont conduit l'administration à adopter l'acte en question et, par voie de conséquence, lui permettre de mieux apprécier la légalité et la pertinence de cette décision et donc aussi de l'opportunité de la contester en justice. (C.E. 14 juin 2002, n° 107.842), dans le cas d'espèce il n'en est rien.

Qu'en effet, le requérant est francophone, il a été arrêté à Zaventem par la police de Bruxelles national. Toutefois, la décision querellée s'est basée sur un rapport résultant de l'audition effectuée en néerlandais sans interprète du requérant alors ce dernier ne parle pas le néerlandais.

Que le dossier administratif du requérant relève qu'il est en possession d'une carte de séjour permanente espagnole et qu'il est limité à un séjour de 3 mois. Il n'a jamais souhaité travailler en Belgique.

Par ailleurs, la décision attaquée se limite à dire que « le requérant ne possède pas de carte professionnelle, ni de permis de travail ou de permis unique », sans prouver la réalité des faits.

Que l'acte écrit matérialisant la décision administrative doit indiquer à la fois les bases légales et réglementaires sur lesquelles reposent la décision et les éléments de faits qui la justifient ;

Qu'en outre, en soutenant une telle motivation, la partie adverse se base sur des faits erronés, donnant lieu à une motivation formellement inadéquate au regard de la loi de 1991 sur la motivation formelle des actes administratifs.

Que la décision querellée, ne considérant pas le titre de séjour du requérant, n'est pas adéquatement motivée. Que partant, le moyen est fondé."

2.2. De bestreden beslissing steunt op artikel 7, eerste lid, 8° van de Vreemdelingenwet dat luidt:

"8° wanneer hij een beroepsbedrijvigheid als zelfstandige of in ondergeschikt verband uitoefent, zonder in het bezit te zijn van de daartoe vereiste machtiging."

Het motief luidt: *“Betrokkene bezit geen beroepskaart noch een arbeidskaart of single permit. (PV HV.55.RB.003474/2022 van de politiezone van LPA BRUSSEL NATIONAAL.)”*

Verzoeker betoogt dat hij op 16 maart 2022 België binnenkomt in het bezit van een Spaanse verblijfskaart. Hij stelt dat hij overeenkomstig artikel 6 van de Vreemdelingenwet 90 dagen in het Rijk verblijven mag en nooit de intentie heeft gehad om te werken in België.

Het administratief dossier bevat een lijst waaruit blijkt dat verzoeker tussen 23 december 2018 en 21 oktober 2019 in de luchthaven van Zaventem twaalf keer is betrapt op sluikwerk, inbreuken op de wetgeving inzake het verblijf van vreemdelingen en/of verstoring van de openbare orde. Deze vaststellingen leidden tot het bevel om 2019 het grondgebied te verlaten van 22 oktober 2019. Het bevel steunde op artikel 7, eerste lid, 2° en 8° van de Vreemdelingenwet:

“2° de vreemdeling die houder is van een geldige, door één der Lidstaten afgegeven verblijfstitel, die langer in het Rijk verblijft dan de maximale duur van 90 dagen op een periode van 180 dagen voorzien in artikel 6, van de wet of er niet in slaagt het bewijs te leveren dat deze termijn niet overschreden werd.

8° wanneer hij een beroepsbedrijvigheid als zelfstandige of in ondergeschikt verband uitoefent, zonder in het bezit te zijn van de daartoe vereiste machtiging.

Uit het administratief dossier van de betrokkene blijkt dat hij gekend is sinds 23.12.2018, toen werd hij voor de eerste maal van zijn vrijheid beroofd door de LPA Zaventem. Volgens de Informatie van de politie blijft de betrokkene herhaaldelijk opduiken op de luchthaven Brussel-Nationaal (verslag dd. 20.01.2019). Ook in het verslag dd. 21.10.2019 meldt de politie dat de betrokkene minstens sinds december 2018 op systematische en regelmatige tijdstippen actief is met illegaal werk op de luchthaven. Hij is er meerdere malen per week en soms bijna dagelijks. Aangezien betrokkene zelf geen bewijs voorlegt en hij weigert te antwoorden op de vragen van de politie, kunnen we concluderen dat betrokkene langer dan de wettelijk toegelaten termijn in België verblijft.

Betrokkene bezit geen beroepskaart of single permit. Er werden reeds verschillende processen-verbaal opgesteld door de LPA Zaventem voor sluikwerk: nrs. HV.68.RB.011357/2018; HV.68.RB.008176/2019; HV.68.RB.008266/2019; HV.68. RB.008687/2019.”

Verzoeker wordt op 11 november 2019 nogmaals betrapt en verhoord. Uit het verhoorverslag blijkt:

“VOOR OVERLAST DOOR SLUIKWERK

7. Verhoor van de betrokkene

E. M. (11/11/19 09:29):

Betrokkene verklaart DAT HIJ IN België IS OM EEN TICKET TE BOEKEN NAAR DOUALA ALWAAR ZIJN BROER IS OVERLEDEN.

BETROKKENE ZEGT PAS GEARRIVEERD TE ZIJN IN BELGIE VIA PARIJS EN BILBAO.”

Op 11 november 2019 wordt het bevel van 22 oktober 2019 herbevestigd. Deze beslissingen worden niet aangevochten door verzoeker.

Op 21 mei 2022 wordt verzoeker nogmaals verhoord in het kader van zwartwerk. Uit het verhoorverslag blijkt: *“Betrokkene is een illegale wrapper (zwartwerk) met meerdere feiten op de luchthaven te zaventem. De eerste hit is van 23/12/2018.”*

Verzoekers betoog dat hij nooit de intentie heeft gehad om te werken (in het zwart) in België kan gelet op voorgaande niet worden gevolgd.

Verzoeker maakt geen schending aannemelijk van de artikelen 2, 6 en 7 van de Vreemdelingenwet. Een schending van de motiveringsplicht blijkt niet.

Verzoeker betoogt voorts dat het hoorrecht is geschonden omdat hij in het Nederlands is verhoord zonder bijzijn van een tolk terwijl hij zich in het Spaans en Frans kan uitdrukken. Hij verwijst naar PV HV. 55.RB.003474/2022.

Een eventuele schending van de rechten van de verdediging, in het bijzonder het recht om te worden gehoord, kan pas tot nietigverklaring van het na afloop van de administratieve procedure genomen besluit leiden, wanneer deze procedure zonder deze onregelmatigheid een andere afloop had kunnen hebben. Hieruit volgt dat een schending van het recht om gehoord te worden slechts dan de rechtmatigheid van de bestreden beslissing kan beïnvloeden, wanneer verzoeker zou aantonen dat hij niet de mogelijkheid

heeft gehad om de relevante gegevens mee te delen die de inhoud van het terugkeerbesluit hadden kunnen beïnvloeden. Derhalve zal niet elk verzuim om het recht om te worden gehoord te eerbiedigen stelselmatig tot de onrechtmatigheid van het genomen terugkeerbesluit leiden. Zelfs indien sprake zou zijn van een onregelmatigheid die het recht om te worden gehoord aantast, dient bijkomend aan de hand van de specifieke feitelijke en juridische omstandigheden van het geval te worden nagegaan of de administratieve procedure in kwestie een andere afloop had kunnen hebben.

Uit het administratief dossier blijkt dat verzoeker meermaals werd opgepakt voor sluikwerk/zwartwerk, inbreuken op de wetgeving inzake het verblijf van vreemdelingen en/of verstoring van de openbare orde en dat hij telkens werd verhoord. Verzoeker legt geen enkel concreet bewijs voor dat hij in het Nederlands is verhoord. Bovendien blijft verzoeker in gebreke te duiden welke elementen hij alsnog had wensen aan te brengen. Het betoog van verzoeker laat niet toe te besluiten dat hij elementen had kunnen aanvoeren die de inhoud van de bestreden beslissing hadden kunnen beïnvloeden. Verzoeker toont geen schending van de hoorplicht als algemeen beginsel van behoorlijk bestuur aan.

Het middelonderdeel gericht tegen de vaststelling dat er een risico op onderduiken bestaat op grond van artikel 74/14 van de Vreemdelingenwet is niet ontvankelijk. De bij een bevel om het grondgebied te verlaten gegeven termijn om vrijwillig gevolg te geven aan dit bevel vormt slechts een uitvoeringsmodaliteit (RvS 1 september 2022, nr. 254.377. Hetzelfde geldt indien geen enkele termijn is gegeven.

Het enig middel is ongegrond.

3. Korte debatten

Verzoeker heeft geen gegrond middel dat tot de nietigverklaring van de bestreden beslissing kan leiden aangevoerd. Aangezien er grond is om toepassing te maken van artikel 36 van het koninklijk besluit van 21 december 2006 houdende de rechtspleging voor de Raad voor Vreemdelingenbetwistingen, wordt de vordering tot schorsing, als accessorium van het beroep tot nietigverklaring, samen met het beroep tot nietigverklaring verworpen. Er dient derhalve geen uitspraak gedaan te worden over de exceptie van onontvankelijkheid van de vordering tot schorsing, opgeworpen door verweerder.

OM DIE REDENEN BESLUIT DE RAAD VOOR VREEMDELINGENBETWISTINGEN:

Enig artikel

De vordering tot schorsing en het beroep tot nietigverklaring worden verworpen.

Aldus te Brussel uitgesproken in openbare terechtzitting op zevenentwintig oktober tweeduizend tweeëntwintig door:

dhr. M. MILOJKOWIC,

wnd. voorzitter, rechter in vreemdelingenzaken,

dhr. M. DENYS,

griffier.

De griffier,

De voorzitter,

M. DENYS

M. MILOJKOWIC